guistique, un instrument de connaissance des réalités matérielles et des modes de conceptualisation propres à chaque civilisation.

L'ouvrage insiste aussi sur la nécessité d'approches pluridisciplinaires et la constitution de groupes de recherche interuniversitaires. Il est représentatif de ce qui s'est fait et se fait actuellement en Italie. Hommage est également rendu à l'école madrilène de lexicographie grecque qui s'est développée autour du prof. ADRADOS et, plus discrètement, à l'école française issue de P. CHANTRAINE. On peut regretter qu'il ne soit pas davantage fait référence aux nombreux travaux français qui, ces dernières décennies, ont apporté des contributions de poids à la lexicographie latine : lexiques de E. de SAINT-DENIS dans le domaine de la mer, lexique d'astronomie et d'astrologie d'André LE BOEUFFLE (Paris, Picard, 1987), et surtout, les nombreux travaux de J. ANDRÉ, en matière de botanique (cf. p. 243), d'ornithologie, etc. et, plus récemment, son ouvrage sur *Le vocabulaire latin de l'anatomie* (1991). Un lexique des termes d'architecture va être publié par l'Université de Caen; un programme sur la constitution d'un lexique des noms de maladies a été mis en place par le Centre Jean-Palerne (Lyon-Saint-Étienne). Une étude sur les noms de vêtements est parue à Innsbruck en 1992 (A. POTTHOFF, *Lateinische Kleidungsbezeichnungen...*), etc.

Tous ces travaux sont révélateurs du renouveau qui s'est emparé des études anciennes. Le besoin se fait de plus en plus sentir de disposer d'outils lexicographiques, de grands ouvrages de synthèse, qui ne soient pas de simples recueils de mots et de références, mais qui, à travers les mots, permettent d'accéder à la réalité du monde antique, ce qui demande au préalable une foule d'études de détail, précises et documentées.

Frédérique BIVILLE.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CATULLE, *Poésies*, texte établi et traduit par Georges LAFAYE, douzième tirage revu et corrigé par Simone VIARRE, Paris, « Les Belles Lettres », 1992, 132 pages.

Il était opportun de réviser le travail éditorial, remontant à une soixantaine d'années, des *Poésies* de Catulle, comme suffirait à l'attester la page IX de l'*Introduction*, où, comme le souligne Simone VIARRE, « est devenu caduc » tout le paragraphe datant des années 62-60 la perte du frère aîné de Catulle et la composition de la célèbre *Élégie à Allius*, alors que semble dater de 58 la mort du frère en question. Et, à propos précisément de cette pièce LXVIII, il importe de noter que Jean BAYET a pu écrire dans les *Entretiens de la Fondation Hardt*, tome II (Genève, 1953), p. 14, n. 1, que « l'unité de la pièce paraît tout à fait assurée ». C'est exactement ce qu'a confirmé avec force G. PENNISI dans *Emerita* XXVII, 1959, 89-109 et 213-238. Il n'est plus permis, comme le faisait encore G. LAFAYE, de parler à partir du vers 41, d'une pièce 68 *b*. Depuis l'époque lointaine (1922-1929) du travail de LAFAYE, la critique savante a accumulé les recherches philologiques et littéraires sur l'œuvre de Catulle. Aussi peut-on sincèrement regretter que ce douzième tirage ait reproduit, sans y apporter la moindre modification, l'*Introduction* mise à part, les lectures proposées par LAFAYE. Qu'on nous autorise à en donner quelques exemples.

En XXIII, 27, le *consensus codicum* porte *satis beatus*. LAFAYE s'était rallié sans hésitation à l'émendation proposée par Calpurnius :

... *sat es beatus*. Or il est notable que notre Catulle n'a jamais employé la forme réduite *sat* : il y a treize exemples de *satis* dans son œuvre. LAFAYE eût été mieux inspiré d'adopter la lecture *satis beatu's* de BERGK, étant donné que semblable aphérèse n'est nullement exceptionnelle chez Catulle : cf. XXIX, 7 et LXVI, 27, deux exemples également en fin de vers. Et voir J. SOUBIRAN, *L'élision dans la poésie latine*, Paris, 1966, p. 178.

En XXV, 5, qui constitue, à n'en pas douter, l'un des *loci despertissimi* de tout le texte catullien, Simone VIARRE conserve la *lectio* de LAFAYE :

cum luna vestiarios ostendit oscitantes

Comme les manuscrits portent en général *cum diva*, ELLIS, se souvenant sans doute du *manu sinistra* de XII, 1 (contexte assez analogue), a été tenté, dans son édition de 1904, de proposer de lire :

cum laeva munerarios offendit oscitantes

Nous avons, personnellement, dans *Latomus*, XL, 1981, 571-579, repris à notre compte cette conjecture d'ELLIS en y associant, suivant HAUPT et HEYSE, la lecture *mulierarios* (les *codices* O et M portent *mulier aries*), ce qui donne :

cum laeva mulierarios offendit oscitantes

« quand ta main gauche tombe sur des godelureaux distraits »

(voir aussi *R. E. L.*, LXV, 1987, p. 325 sq., notre recension d'un livre de Hans Peter SYNDIKUS).

Néanmoins, nous ne nous le dissimulons pas, pour étayer la conjecture *laeva*, il serait nécessaire qu'un philologue découvrît, dans quelque *codex* antique ou médiéval, une confusion paléographique entre *laeva* et *diva*. Tant que ce ne sera pas fait, la question reste ouverte.

En CVII, 7-8, LAFAYE, suivi docilement par Simone VIARRE, a-t-il eu raison d'adopter la conjecture de LACHMAN :

... aut magis has res
optandas uita dicere quis poterit ?

RIESE l'avait rejetée comme peu catullienne et peu naturelle. À tout prendre, nous marquerions une préférence pour la conjecture d'Achilles Statius :

... magi'mi esse
optandum in uita ?

Dans notre thèse principale, *L'œuvre de Catulle*, Paris, « Les Belles Lettres », 1967, p. 347, nous nous sommes permis cette lecture :

... magis hac re
optandum in uita ?

Inutile d'ajouter d'autres exemples. Nous avons simplement voulu prévenir les utilisateurs de ce douzième tirage qu'il n'a guère été « corrigé » que dans l'*Introduction*. Ceci dit, l'*Analyse Métrique*, p. 129 sq., est irréprochable, et nous n'avons également que des compliments à adresser à Simone VIARRE pour son *Complément bibliographique*, p. 131-132, qui est très à jour.

Jean GRANAROLO.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XXV (tome XV), texte établi et traduit par Fabienne NICOLET-CROIZAT (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1992, LXXXV- 133 pages dont 87 doubles, 3 cartes hors texte.

La publication dans la C. U. F. de l'*Ab urbe condita* a pris son rythme de croisière. En ce qui concerne la troisième décade, ce rythme est déjà soutenu : trois tomes en sont parus en quatre ans grâce à P. JAL et, maintenant, à F. NICOLET-CROIZAT à laquelle nous sommes redevables de la présente édition.

S'il est avec le précédent le plus court de cet ensemble, le livre XXV qui conduit le lecteur en principe de l'année 213 à la fin de l'année 212 (en fait à 211 par ses derniers chapitres) n'en est pas moins d'un grand intérêt : en effet il « clôt la période la plus noire de la guerre » (p. XII) et annonce même le redressement d'une situation longtemps compromise. L'analyse approfondie qui, dans l'introduction, est présentée de son contenu s'ordonne selon des rubriques familières aux utilisateurs de la collection : situation politique et militaire ; sources (Polybe, annalistes, points communs avec Cicéron, rapports éventuels avec Diodore, échos qui se laissent déceler de ce livre XXV chez Silius Italicus et Plutarque ainsi que, plus rarement, chez Appien et Dion Cassius/Zonaras), problèmes historiques qui tiennent à des difficultés chronologiques (date de la défection de Tarente, de la chute de Syracuse, erreurs évidentes dans le récit des événements d'Espagne), à l'existence mainte fois affirmée de doublets (qu'à la différence de beaucoup d'exégètes, Fabienne NICOLET-CROIZAT ramène au seul cas de la défaite de T. Pomponius Véientanus (25, 1, 3-4, 213 avant J.-C.), si l'on admet que ce passage fait double emploi avec 24, 20, 1-2 (214 avant J.-C.), à l'épisode de l'institution des *ludi Apollinares* et à la chronique de la guerre en Espagne dans laquelle il n'est pas toujours facile de distinguer le bon grain de l'ivraie. Bref le témoignage de Tite-Live dans le livre XXV appelle les restrictions ou réserves qui ont cours pour le reste de l'œuvre : la réflexion critique s'y réduit à sa plus simple expression ou presque lorsque des désaccords se font jour dans les sources consultées. A quoi il faut ajouter quelques erreurs chronologiques, l'imprécision des notations géographiques ou topographiques et, dans un ordre d'idées différent, une volonté systématique de donner de Rome, de ses chefs et, plus encore, de ses soldats une image aussi favorable que possible. En ce qui concerne l'agencement du livre, son unité n'allait pas de soi pour plusieurs raisons dont les plus importantes tiennent à l'insertion de l'épisode de la chute de Tarente dans un développement consacré aux affaires religieuses et à la division en deux ensembles du récit des événements de Sicile. Mais F. NICOLET-CROIZAT met en évidence une série de facteurs et de procédés concordants qui atténuent cette impression de décousu ou de morcellement et assurent au livre une unité en profondeur faite d'effets de contraste, de symétrie et d'échos (p. LXXII).

Le texte qui nous est proposé se fonde sur la collation de dix-huit manuscrits. Aux seize déjà utilisés par P. JAL dans son édition du livre XXI, F. NICOLET-CROIZAT a ajouté le témoignage de *B* et *R* qui datent respectivement de la fin du X^e^ ou du début du XI^e^ siècle et du début du IX^e^. Ajoutons qu'à trois reprises, elle fait état de leçons provenant de manuscrits mentionnés par J. Gronov et A. Drakenborch. Le nombre des manuscrits collationnés explique que la présentation de l'apparat s'inspire du principe adopté par P. JAL dans son édition des *Periochae* (I-II, Paris, 1984) et rappelé p. LXXV, n. 2 : « le (*sic*) mention d'un lemme non accompagné de signes implique qu'il figure dans tous les manuscrits collationnés, sauf ceux cités dans la deuxième partie de l'unité critique ». Améliorer un texte lu et corrigé par

des générations d'humanistes et d'érudits tenait de la gageure. La présente édition n'en a pas moins le mérite d'innover sur trois points à propos desquels F. NICOLET-CROIZAT fait état de conjectures de J.-P. CALLU. Les deux premières concernent le texte plus que corrompu de 25, 19, 15, où proposition est faite de lire *concitate* puis *stetit ipse*, à condition de rattacher *stetit* à *sistere* et non plus à *stare*; elles rendent un sens à ce qui était en passe de devenir un *locus desperatus*. La troisième comble de manière satisfaisante la lacune reconnue en 25, 28, 9, par I. F. BOETTCHER.

La traduction de F. NICOLET-CROIZAT est d'excellente qualité. Les quelques remarques qui suivent ne porteront donc que sur des points de détail, à l'exception peut-être de la première. Celle-ci a trait à l'évocation que nous lisons en 25, 1, 8, de la crise superstitieuse de l'année 213. Les mots *sacrificuli ac uates ceperant hominum mentes; quorum numerum auxit rustica plebs... in urbem compulsa* sont traduits comme suit : « sacrificateurs et devins s'étaient emparés des esprits; leur nombre s'accrut par suite de l'afflux dans la ville de la plèbe paysanne... ». Dans sa partie centrale (« leur nombre s'accrut »), cette formulation nous paraît quelque peu ambiguë dans la mesure où, jusqu'à preuve du contraire, *quorum* a pour antécédent *hominum*. Elle en dit plus que Tite-Live qui se borne à noter que l'envahissement de Rome par des ruraux déracinés avait favorisé le développement de la crédulité. Dans le même ordre d'idées nous nous ferons l'avocat du diable en ce qui concerne 25, 17, 3, où la traduction du participe *insidentibus* par « embusqués » peut conduire un lecteur mal intentionné à se demander comment un éventuel *insidiantibus* aurait été rendu. Tout le reste n'est que vétille. C'est ainsi que « ruse » est faible pour *fraude* en 25, 3, 9; 25, 4, 1 pèche exceptionnellement par maladresse. En 25, 8, 1, nous aurions préféré « deux très illustres cités grecques » à « deux des plus illustres... » et, en 25, 8, 8, « une fois libres » à « leur liberté ». En 25, 10, 4, *et* (*et tuba*) n'est pas rendu. En 25, 11, 5, « librement » ne nous paraît correspondre que de manière imparfaite à *effusa* (*effusa fuga*). En 25, 12, 7, la traduction pouvait gagner en brièveté; en 25, 12, 10, elle découle en sa partie finale (« qui nourrit... vos plaines ») du choix de la *lectio difficilior* (*pascit*) : il est clair que la leçon *pascunt* donnée par deux manuscrits et confirmée par le témoignage correspondant de Macrobe conduit à un sens moins surprenant. En 25, 16, 19, on peut préférer pour *euentu* « l'issue, le dénouement (de l'affaire) » à « leur sort ». En 25, 18, 2, « sans cesse » atténue *multis proeliis*. En 25, 32, 6, « dans des bois et des défilés impraticables » (*in auios saltus montesque*) privilégie à tout le moins *saltus* aux dépens de *montes*. En 25, 40, 5 enfin, *nouus* disparaît dans le texte français. Mais ces observations ne doivent pas faire perdre de vue l'essentiel, l'exceptionnelle qualité d'un ensemble qui unit les mérites de l'élégance à ceux de la fidélité. F. NICOLET-CROIZAT ne biaise pas avec les difficultés, plus nombreuses qu'on ne le croit souvent chez Tite-Live. Le recenseur lui sait tout spécialement gré d'une série de notes dans lesquelles, à propos de problèmes de construction ou de sens, elle se reporte, selon les cas, aux travaux de O. RIEMANN, A. HARANT et J. N. MADVIG, fait état des diverses solutions proposées qu'elle discute point par point, et justifie son propre choix. Belle leçon de modestie mais aussi de rigueur.

Conformément aux normes qui ont désormais cours dans la C. U. F., les notes se réduisent à l'essentiel. Nous nous permettrons de les compléter sur quelques points. C'est ainsi que, sur l'accès dans le collège augural d'*adulescentes* (et il semble que L. Quinctius Flaminius mentionné en 25, 2, 2 appartenait à cette « classe d'âge »), on se reportera à D. E. HAHM, *Roman nobility and the three major priesthoods, 218-167 B. C., T. A. Ph. A.*, 94, 1963; sur la date à laquelle l'usage

s'instaura de faire élire le Grand Pontife (cf. 25, 5, 2), on admet le plus souvent avec E. PAIS qu'elle se situe dans la première moitié du IIIe siècle et que cette innovation rendit possible l'accès à ce sacerdoce, vers 255 (*Per.*, 18) de Ti. Coruncanius qui fut le premier plébéien à l'exercer.Quant au problème de l'état « initial » de l'*area sacra* de S. Omobono, il se pose en des termes plus complexes que ne le suggère la n. 2, p. 101. La liste des prodiges de 25, 7, 7 appelait peut-être un renvoi aux travaux de E. DE SAINT-DENIS (*R. Ph.*, 16, 1942) et de B. MACBAIN (*Prodigy and expiation : a study in religion and politics in republican Rome*, Bruxelles, 1982). En ce qui concerne les renseignements fournis en 25, 11, 9, sur le site de la citadelle de Tarente, l'utilisation par Tite-Live du présent fait assurément problème, qu'il les emprunte ou non à Polybe; en tout cas on ne trouve rien de comparable chez Strabon (6, 3, 1). L'emploi de *cauendum* en 25, 16, 4, méritait également d'être souligné puisque *cauere* est un des mots clefs de la langue des *responsa*. A propos des mots *anceps proelium* (25, 34, 10) il valait peut-être la peine de noter qu'à un moment de ce combat, les Romains avaient eu à faire face à une triple attaque. Ajoutons que les diverses estimations mentionnées en 25, 39, 12-14 des pertes subies par les Carthaginois en Espagne ont ceci de particulier que (une fois n'est pas coutume) elles lavent Valérius Antias du reproche d'exagération souvent formulé à son encontre. Il est clair enfin que, par ce qu'elle a d'exceptionnel, la notation finale de 35, 40, 3, appelait un mot de commentaire : peut-être l'empereur Auguste, *templorum omnium conditor aut restitutor* (4, 20, 7) avait-il fait dresser, dans l'exercice de cette activité, des états des lieux et des pertes. Cela dit les notes de F. NICOLET-CROIZAT sont de façon générale exemplaires de clarté (cf. par exemple p. 99, n. 6, l'exégèse bienvenue de ce que le texte latin, au moins de prime abord, peut avoir d'obscur). Bref dans le *Tite-Live* de la collection Budé le tome XV est promis à une fortune enviable. En prévision d'un nouveau tirage on nous permettra de signaler qu'une coquille s'est glissée dans le titre du développement qui commence p. 54 de la traduction et qu'une carte de l'Italie méridionale faciliterait la consultation de l'ouvrage.

Jean-Claude RICHARD.

Saint Ambroise, Les devoirs, tome II, livres II-III, texte établi, traduit et annoté par Maurice TESTARD : Paris, Les Belles Lettres, 1992, 270 pages (dont 137 doubles), 5 index.

Huit ans après le tome premier (cf. *R. É. L.*, 1984), M. TESTARD vient d'achever son édition si neuve d'un des plus importants traités d'Ambroise de Milan. On ne redira pas toutes les qualités d'un travail philologique de qualité exceptionnelle; mais on soulignera les points sur lesquels la lecture du tome II attire notre attention. Le texte latin est clairement ponctué et met en valeur les articulations du texte par des alinéas simples et doubles qui aident à mieux percevoir la suite des idées. Celle-ci est maintenant mise en lumière par l'étude sur les méthodes de travail d'Ambroise que l'auteur a publiée en 1989 dans les *Recherches augustiniennes* (il est dommage que le lecteur n'en soit pas averti dans un court prologue — ou à la n. 1 de la p. 9 — plutôt qu'à la n. 13 de la p. 150).

La traduction s'efforce toujours de serrer au plus près le texte latin, quitte à frôler un littéralisme qui ne se justifie pas toujours : l'ordre des groupes de mots aurait eu avantage à se conformer parfois mieux aux habitudes du français. La traduction doit pouvoir toujours se suffire à elle-même, sans trop de transparence à un ordre latin qui n'est pas toujours dû à des effets de relief. L'intention louable de laisser le vocabulaire des valeurs morales refléter au mieux ses origines cicéro-

niennes, mais aussi une dualité de sens éthiques et esthétiques dont il arrive à Ambroise de jouer, a pu entraîner une traduction quelque peu archaïsante des mots appartenant aux familles de *decorus, honestus, turpis*, qui passe difficilement en français moderne : oui pour *convenable*, mais non pour *disconvenable* — déjà considéré comme « peu usité » au début de notre siècle. De même pour un acte « vilain » (*turpis* : infamant ou scandaleux eût paru moins désuet).

L'abondante annotation (80 pages en petit corps) n'est pas le moindre mérite de cette édition. Elle met précisément en lumière les traits pertinents de l'ouvrage : concurrence et interférence entre la trame cicéronienne et les références bibliques — des idées aux exemples —, étude concrète des méthodes de travail d'Ambroise, dualité de sa culture, ajustement des valeurs antiques et chrétiennes, variété d'un ton plus ou moins oratoire où les trois styles encore distingués par Augustin dans le *De doctrina christiana* se succèdent en une variation vivante, spontanée, dans un texte plus dicté qu'écrit ou réécrit. Les discussions détaillées sur les lectures difficiles ou nouvelles sont de véritables leçons de méthode critique, à recommander à tous les éditeurs de textes tardifs. Les notes doctrinales mettent en valeur des aspects originaux de la pensée ambrosienne. Cette riche annotation fait appel, quand il le faut, à une connaissance exhaustive de la tradition manuscrite et des dix-sept éditions parues de 1470 à 1857, ainsi qu'à la bibliographie la plus récente. Les décisions de l'éditeur reposent sur cette large et sûre érudition, et d'abord sur une familiarité ancienne avec l'œuvre et la personnalité d'Ambroise, et plus largement avec la tradition classique, biblique, patristique.

L'éditeur a bien fait de maintenir sa décision de ne présenter qu'un apparat allégé, en se réservant de déployer son savoir critique dans les notes, et pour ainsi dire « à la demande ». Mais on regrette un peu que les références chiffrées aux sources, bibliques et autres, aient été renvoyées aussi dans l'annotation, et non pas rassemblées en des apparats que les bas de pages du français — régulièrement et largement blancs — auraient aisément accueillis. Les cinq *index* (cicéronien, biblique, autres auteurs, ambrosien, noms propres) généraux (aux deux tomes) sont des clés précieuses d'accès au texte, et au trésor des notes ; mais le renvoi chiffré aux seuls livres et chapitres de l'œuvre — et non aux paragraphes, ni aux numéros des notes, elles-même en numération non continue — ne facilite pas le maniement de ces *instrumenta*. Un *index rerum et uerborum notabilium* eût bien utilement complété la panoplie : on n'édite pas le *De officiis* tous les ans.

Mais que l'éditeur excuse les nostalgies d'un lecteur mis en appétit par tant d'érudition. En achevant la belle tétrade de ses éditions des deux *De officiis* de Cicéron et d'Ambroise, Maurice TESTARD a bien servi notre connaissance de la morale romaine, et de sa christianisation ; ce monument critique fait honneur à son savoir, à son infatigable labeur, à la collection qui a publié ces quatre tomes. Il a ajouté un chapitre nouveau à l'histoire de la culture antique et de la mutation chrétienne de ses valeurs. Il a ainsi brillamment répondu à sa vocation ancienne : celle qui lui fit naguère écrire une thèse devenue classique sur *Saint Augustin et Cicéron*.

Jacques FONTAINE.

Inghetto CONTARDO, *Disputatio contra Iudeos, Controverse avec les Juifs*. Introduction, édition critique et traduction par Gilbert DAHAN (Auteurs latins du Moyen Âge, 9) : Paris, Les Belles Lettres, 1993, in-8°, 322 pages, ISBN 2-25133634-6.

Après son fondamental *Les intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Âge* (Cerf, 1990), G. DAHAN continue sa prospection des textes polémiques entre chrétiens

et juifs, dont il a déjà procuré de nombreuses éditions. L'œuvre d'Inghetto Contardo a la très grande originalité de se présenter non comme l'émanation d'une pensée savante, mais comme la *reportatio* de discussions réellement advenues, en mai 1286, entre un marchand génois et des juifs de Palma de Majorque.

Nous laisserons de côté le fonds de la discussion, magistralement mis en rapport par l'éditeur avec les autres disputes à nous parvenues, pour mettre en valeur ce que ce texte atypique nous apprend sur l'utilisation de la langue latine et la vie culturelle du XIII[e] siècle. L'ouvrage est bien construit, de façon presque dramatique, en une suite d'actes, pourrait-on dire, scandés par les rencontres et rendez-vous en différents endroits de la ville, auxquels ne manquent ni la vivacité de la mise en scène, avec conciliabules entre assistants, inquiétudes et accablement des perdants de la discussion, ni une conversion dramatique, avec manœuvres pour l'empêcher et miracles pour la rendre possible. On en reste à se demander si cette vivacité qui rend le texte très agréable à lire vient de l'art ou de la nature, autrement dit s'il s'agit de discussions véritables, rendues avec la saveur de la vie, ou d'une mise en scène très adroite. La tradition manuscrite ne répond pas parfaitement à cette question : en effet l'un des douze manuscrits, tous italiens (ce qui représente une diffusion déjà notoire), présente un texte si différent des autres que l'éditeur juge probable qu'il s'agit de deux traductions différentes d'un même original en langue vulgaire. Quelle est dans ce document la part du champion des chrétiens et héros incontestable de ces rencontres, Inghetto Contardo, marchand dont des documents notariés attestent par ailleurs l'existence ? Il est présenté à la troisième personne ; ses compatriotes génois le désignent sans hésitation comme l'interlocuteur à opposer aux juifs ; lui-même insiste avec complaisance sur le fait qu'il n'est qu'un marchand et non un clerc, qu'il ne tient sa science que de contacts oraux et des dons du ciel. Aucune préface n'indique la part du rédacteur ni ne désigne Inghetto comme auteur. Les arguments linguistiques avancés par l'éditeur comme preuve d'une possible rédaction primitive en génois semblent faibles (ils se réduisent à l'emploi de proverbes ou d'expressions qu'on rencontre également en italien), en une époque qui est celle de Salimbene de Adam, et où l'osmose du latin d'usage courant et de la langue locale était telle que nombreux étaient les techniciens, prédicateurs ou notaires, capables de noter directement en latin ce qu'ils entendaient ou prononçaient en dialecte. La pensée, ou les souvenirs, d'Inghetto semblent avoir été peu retouchés, car il y manque totalement la mise en forme scolaire et les raisonnements savants qui sont devenus une seconde nature chez les prédicateurs du temps, Visconti à Pise, saint Antoine à Padoue, Jacques de Voragine à Gênes même. Il y a donc peu de chance qu'il s'agisse d'une pure fiction née de la plume d'un clerc. Son exégèse est traditionnelle de méthode et parfois assez simpliste. Qu'un laïque, doué assurément d'une grande vivacité et curiosité d'esprit, arrive à une telle connaissance des textes bibliques et se sente capable de les exploiter lui-même est néanmoins un remarquable résultat de l'enseignement par la prédication inlassablement assurée par les ordres mendiants : on dispose ainsi d'un témoignage par l'aval de l'impact des si nombreux sermons conservés par ailleurs, de l'accumulation en profondeur opérée par ce que l'éditeur appelle un « enseignement non systématique » (p. 29) de la foi et de la Bible. Le témoignage de Contardo a parfois été invoqué pour prouver une excellente maîtrise du latin (du temps bien sûr) chez les marchands génois du XIII[e] siècle : ceci n'est pas établi, puisqu'on ne peut savoir de qui est la rédaction que nous connaissons. Cependant une partie des raisonnements rapportés s'appuient sur des considérations linguistiques sur le sens des mots en latin et en hébreu, impensables chez quelqu'un qui n'aurait pas une certaine compétence linguistique (à mon sens, c'est un point

qui va à l'encontre de l'hypothèse d'une rédaction primitive en italien. Même si les discussions véritables ont dû être tenues en catalan, la place importante des citations bibliques, qui sont faites livre à l'appui et donc forcément en latin, devait rendre plus difficile l'utilisation d'un autre idiome pour la rédaction). Bien qu'il se croie capable d'en remontrer aux juifs à propos d'hébreu, Inghetto sait cependant où s'arrêtent ses compétences et hésite à parler de l'Apocalypse à un juif : « *Fortis grammatica est*, c'est du latin difficile ». Bref, la *Disputatio*, jusqu'ici pratiquement inédite, prend place parmi les textes qui permettent de s'interroger sur le statut et l'utilisation du latin au XIII[e] siècle en dehors de la sphère universitaire et ecclésiastique, sans répondre clairement à toutes les questions qu'elle soulève.

Pascale BOURGAIN.

Collection Teubner.

MANILIUS, *Astronomica*, edidit G. P. GOOLD, Bibl. Teubneriana : Leipzig, 1985, XXXVII-185 pages.

Spécialiste de Manilius depuis plus de trente ans, G. P. GOOLD a donné, en 1977, l'édition Loeb des *Astronomica*. Il couronne son œuvre en publiant chez Teubner l'édition critique qui remplacera, dans la même collection, celle de J. van WAGENINGEN (1915). Sur ce nouveau travail plane l'ombre immense de A. E. HOUSMAN, qui a dominé de 1900 à 1935 les études maniliennes (*ed. maior* commentée, 1903-1930 ; *ed. minor*, 1932) et a contribué de manière décisive, avec autant d'ingéniosité que, parfois, de hardiesse, à restituer un Manilius intelligible. Dès la première phrase de sa *praefatio*, G. P. GOOLD reconnaît sa dette à l'égard du grand devancier : « Quicumque Manilium edendum hodie suscipit, ei necesse erit, dummodo susceptum velit quam optime perficere, Housmanni operam adeo iterare, ut paene furti crimen subire videatur aut certe famam compilatoris. » De fait, le texte qu'il publie ne diffère guère de celui de HOUSMAN (soit *ed. maior*, soit *ed. minor*, qui ne sont pas identiques : le savant britannique s'est ravisé en plus d'un passage) ; et l'apparat critique ressemble également beaucoup à celui de HOUSMAN (*ed. minor*).

Toutefois, grâce aux découvertes récentes de M. REEVE, G. P. GOOLD a eu le mérite de mettre en œuvre deux manuscrits primaires nouveaux, N et P, dont l'un contient 1, 1-727, l'autre seulement 1, 1-15 ; de compléter et de corriger les leçons de V perdu ; de cataloguer et d'alléguer nommément, à l'occasion, vingt-six manuscrits secondaires (dont il aurait bien dû dresser un stemma!), jusqu'ici confondus sous un sigle collectif ; de rédiger un apparat, le plus souvent positif, clair et riche, plus précis que ceux de HOUSMAN. Il a également tenu compte des travaux récents de critique textuelle (SHACKLETON-BAILEY), dont il adopte certaines solutions. Lui-même ne se prive pas de conjecturer (1, 227 *Hesperiis*, 430 *di mortiferum*, 517 *ferre*, 727 *densa* ; 2, 782 *tum* ; 3, 14 *Messenes*, 268 sqq. transposition, 269 *quorum*, 527 *inconstans* ; 4, 467 *uitiat* ; 5, 87 *peruolitans et equos*), voire, à la manière de HOUSMAN, de combler en hexamètres d'excellente facture (mais qu'il eût mieux valu imprimer en italiques, comme dans l'édition Loeb) telle ou telle lacune supposée (après 2, 105, 594 ; 4, 268, 433, 877). En fin de volume sont réunis un très minutieux *apparatus orthographicus*, vingt et une figures et tables astrologiques (déjà dans l'édition Loeb et chez HOUSMAN, pour la plupart), un *index nominum* détaillé, et surtout un *index rerum* peut-être disparate, mais d'une étonnante richesse, où la grammaire, la prosodie, la métrique et la stylistique se taillent une bonne part, d'autant plus précieuse que les études récentes sur les caractéristiques formelles des *Astronomica* ne sont pas légion! N'ayons garde d'oublier

(p. XXVII-XXXII) une bibliographie, très complète et à jour, des études de critique textuelle.

On peut avancer, sans crainte d'erreur, que nous avons là, pour longtemps, l'édition de référence des *Astronomica*. Avec la riche introduction et la traduction anglaise de la Collection Loeb, avec le commentaire de HOUSMAN, rappelés plus haut, la communauté internationale des latinistes est parfaitement équipée. C'est l'aboutissement d'un intense travail critique de quatre siècles, dont on ne peut qu'admirer l'acharnement et la sagacité. Car à lire l'apparat critique, on prend conscience de l'état déplorable dans lequel nous est parvenu le poème de Manilius — déjà fort difficile par le sujet et par le style —, et l'on s'inquiète souvent de l'ampleur des corrections qu'a dû subir la tradition manuscrite pour devenir intelligible. Le texte de Manilius est un des plus retouchés qui soient : sommes-nous sûrs, après toute cette chirurgie, de le lire tel que le poète l'a écrit ? Bien présomptueux qui l'affirmerait : il faut ici se résigner à quelque incertitude. Mais il reste qu'après HOUSMAN, G. P. GOOLD a bien mérité de Manilius.

Jean SOUBIRAN.

Cambridge University Press.

LUCAN, *De Bello Ciuili*, Book II. Edited by Elaine FANTHAM : Cambridge University Press, 1992 ; XI-224 pages.

Lucain a subi bien des éclipses, mais il est aujourd'hui au sommet de sa vogue, à en juger par le nombre croissant des travaux qui portent sur sa personne et son œuvre. Les éditions et les commentaires partiels se multiplient rapidement, la preuve en est que 1992 aura vu paraître deux commentaires du livre II, puisque celui de F. H. M. VAN CAMPEN (en néerlandais) est strictement contemporain de celui-ci.

L'intitulé, de plus en plus répandu, est surprenant ; il est attribué p. 1, n. 1, à la plupart des manuscrits. Dans les plus anciens en tout cas on ne trouve que *Bellum ciuile*, ce que confirment les biographies de Suétone et de Vacca. On ne saurait trop recommander aux éditeurs de consulter les manuscrits ; or, depuis Hosius personne ne les a vus. Assurément HOUSMAN a donné l'exemple, mais ce n'est pas une raison pour l'imiter, même si le bénéfice à en escompter pour l'établissement du texte est à peu près nul ; l'exactitude n'a pas de prix...

Trois parties : une copieuse introduction (1-48), le texte, tout sec, sans apparat (53-75) ; le commentaire (76-222) ; à la fin, divers appendices : chronologie, analyse des livres I et II, trois longues notes, une bibliographie, deux index.

Ce travail est de très bonne qualité : bien informé, soigné, net dans ses choix ; toutes les difficultés sont étudiées. L'introduction, portant sur l'ensemble de l'épopée, donne plus que l'on n'attend. La problématique est fort bien posée ; un sujet d'épopée contemporain n'est pas un paradoxe à Rome, au contraire puisque Naeuius et Ennius ont donné l'exemple, selon un plan annalistique ; à l'époque même de Lucain (avant ? ou plutôt après ?) on a justement le *Bellum ciuile* de Pétrone. Un papyrus d'Herculanum nous conserve un long fragment du *Bellum Actiacum* (il fallait le rappeler). Lucain n'est nullement un anti-Virgile ; il fait simplement autre chose ; d'ailleurs la guerre civile est le sujet de la fin de l'*Énéide* et l'histoire récente apparaissait dans les *Géorgiques* (pour ne rien dire des *Bucoliques*). L'orthodoxie stoïcienne est fortement minorée : la *Fortuna* est inconstante et cruelle ; la religion n'apparaît que dans les songes et les prodiges, sous un jour toujours sinistre. La position de Lucain a varié, loyaliste et objectif au début, il devient de plus en plus critique, voire nostalgique de la République. La marque de la rhétorique est profonde.

Bien entendu, ce n'est pas une œuvre historique : Lucain choisit les épisodes

marquants, en vue de produire un effet. Les digressions, même scientifiques, ont toujours une finalité esthétique. La langue est simple et ne recherche pas un effet de surprise : seule innovation parfaitement canonique : *monstrifer*; l'effort porte sur les figures et sur le découpage des vers. C'est la reprise des *leitmotive* et des mots-clefs qui donne parfois une impression de monotonie, de même l'énoncé coordonnant et les ablatifs absolus.

Le commentaire est très complet, grammaticalement et historiquement. Quelques détails sont purement charitables : on nous signale que la première syllabe de *Etruscus* est longue ici. Le texte dépend de Housman, mais aussi de G. Luck et Shackleton Bailey, qui n'ont pas non plus froid aux yeux; les choix importants portent sur vingt-deux passages : six fois Miss Fantham a repris sa liberté. Personnellement j'aurais laissé encore 295 *pudorem* (: *furorem*), 554 *cui* (...) *hosti* (: *qua (...) hostis*) et 61 *urbi* (: *orbi*, cf. 564). Ailleurs, le problème est d'abord géographique : 406 *coniuncto Sapis Isauro* pose des difficultés, mais — *tus Apise Pisaurus* plus encore; 473 *Nuceria* est plus attendu que *Luceria*; ou bien historique : 672 *Xerxen* est bien meilleur que *Persen*, mais Housman objecte la brève qui précède (après tout c'est un mot grec et le cas rappelle le *s impurum* qui parfois ne fait pas position). Dans les choix textuels, il faut tenir compte davantage de la valeur des manuscrits et de l'explication des fautes; ainsi 106 *praecipitasse* (*M²GU;-cep-* dans *M²*) est moins bien autorisé que *praecepisse* (*Z M¹ P g V,C; -cip-* dans *Z* et *P*) Légers lapsus : lire 473 p. 21, n. 54; 387 et 392 p. 47. Le livre II, illustré par Caton, César et Pompée fuyant l'Italie à Brindisi, bénéficiera des éclaircissements apportés par cet excellent commentaire qui permettra d'en approfondir la lecture.

Pierre FLOBERT.

Sources chrétiennes.

LACTANCE, *Institutions divines*, livre IV. Introduction, texte critique, traduction, notes et *index* par Pierre MONAT (*Sources chrétiennes*, n° 377) : Éditions du Cerf, 1992.

Dans le cadre de l'entreprise collective d'édition et de traduction des *Institutiones diuinae*, l'ouvrage majeur de Lactance, dans la collection de *Sources chrétiennes*, P. MONAT apporte, avec le livre IV, sa quatrième contribution, après les livres I (*S. C.*, 326), II (*S. C.*, 337) et V (*S. C.*, 204-205). Avec ce quatrième livre, intitulé *De uera sapientia et religione*, Lactance abandonne la partie proprement apologétique de son ouvrage, consacrée au procès de l'erreur et de la fausseté dans le domaine de la religion et de la philosophie, pour présenter le christianisme tel qu'il le conçoit, c'est-à-dire à la fois philosophie et religion. Pour cela il commence par l'exposé christologique, qui occupe la plus grande part du livre IV. Avec son étude sur *Lactance et la Bible* (I-II, Paris, 1982), P. MONAT était bien armé pour étudier et traduire ce livre, qui se distingue précisément du reste des *Institutions* par l'utilisation que Lactance y fait de l'Écriture : en effet, alors que les autres livres ne contiennent que des citations brèves ou des allusions, celui-ci nous offre un riche dossier scripturaire, unique chez Lactance et essentiel pour connaître sa culture biblique. A propos de cet ensemble homogène, P. MONAT évoque rapidement, dans son introduction, les conclusions auxquelles il est parvenu dans sa thèse : ce livre IV ne dépend pas, comme on l'a longtemps pensé, directement des *Testimonia* de Cyprien, mais la source doit en être plus ancienne; en outre, par l'absence presque totale de citations néo-testamentaires, ce livre est sans doute le témoin d'une méditation ancienne sur la vie et la mort du Christ « *élaborée bien autant sous l'impulsion de la Tradition que composée d'après les Écritures* » (p. 22).

L'abondance et la longueur des citations scripturaires posent le problème de la composition d'ensemble de ce livre IV. L'éditeur-traducteur fut d'abord sensible au cadre rhétorique d'une *disputatio* qui fait succéder *proemium-praemunitio-narratio/confirmatio-refutatio-peroratio.* C'était déjà le plan qu'il avait découvert dans le livre V (*S. C.*, 204, p. 87-92). Cependant un tel schéma ne rend pas compte de la partie centrale, consacrée à l'évocation de l'histoire du salut, ni des souvenirs, unanimement reconnus par les critiques, de l'exposé de la foi chrétienne que Tertullien propose aux païens dans son *Apologeticum* (17-21). Aussi, confrontant la structure du livre IV avec la *regula fidei* de l'*Ap.* et celle du *De praescriptionibus aduersus omnes haereses* (13), P. MONAT découvre le même ordre et montre qu'à l'intérieur du cadre de la *disputatio* est venu s'intégrer le schéma traditionnel de la foi chrétienne, qui reste le fil conducteur de l'ensemble du livre, et surtout des chapitres 6 à 22. A leur tour les *testimonia* scripturaires viennent se fondre dans cet ensemble. L'analyse est séduisante, notamment quand on considère la place du livre IV dans l'ensemble de l'ouvrage. Car le titre *De uera sapientia et religione* doit nous inviter à voir dans ce livre non pas seulement un exposé christologique, mais bien plutôt la présentation générale des fondements de la foi chrétienne, sorte de porte monumentale qui fait passer le lecteur de l'erreur des païens à la vérité chrétienne. Ce plan ne règle pourtant pas toutes les difficultés, particulièrement il rend mal compte, à nos yeux, du chapitre 29 sur l'unicité divine.

L'édition est la première depuis celle réalisée par S. BRANDT (*C. S. E. L.*, t. 19, 1890) et est destinée à être publiée dans le *Corpus Christianorum.* Elle repose sur une nouvelle collation des manuscrits, parmi lesquels figurent *M* et *g* qui n'avaient pas été consultés par S. BRANDT, et elle se sépare de celui-ci une centaine de fois environ. Le *stemma codicum* est pour l'essentiel repris à E. HECK. L'apparat critique complet sera réservé à l'édition dans le *C. C. L.*, et la présente publication n'offre qu'un apparat négatif et allégé, ce qui empêche parfois le lecteur de se faire une idée exacte du texte des manuscrits : ainsi en 17, 15, le texte édité *deliget* apparaît-il dans sept manuscrits sur neuf, ou est-ce une correction du *diliget* présent dans *M*? L'apparat est complété dans certains cas par des *notes sur le texte* en fin de volume. Notons à cet égard que l'oubli de certains appels de note ne facilite pas l'utilisation du volume (c'est le cas en 11, l. 32 et 40; 26, l. 56 et 68; 30, l. 1).

Les progrès de notre connaissance de la langue latine tardive permettent à P. MONAT d'éliminer les corrections classicisantes de BRANDT et de maintenir alors la leçon des manuscrits. Nous regrettons cependant que les choix de l'éditeur ne soient pas toujours assez justifiés dans les notes : ainsi en 17, l. 14, lorsqu'il rétablit, sans doute avec raison, la leçon des principaux manuscrits *sanguinis circumcisio*, à laquelle BRANDT avait préféré le texte de *P carnis circulcisio*, on aurait aimé qu'il nous dît si une telle expression apparaissait ailleurs chez Lactance ou d'autres auteurs chrétiens; de même en 8, l. 4, il préfère au simple *item* de *S g V*, adopté par BRANDT, la formule plus précise de *R*, mais sans justifier le rejet de *B* et *P*, assez proches de la leçon retenue.

La présente édition marque d'autre part un réel progrès dans le cas des citations bibliques, que BRANDT avait tendance à aligner sur le texte de Cyprien; c'est donc ici le texte de la tradition manuscrite de Lactance qui est restitué, ce qui rendra de grands services à l'étude des *Veteres Latinae* : cf. 6, l. 40; 8, l. 66; 11, l. 18-19 et 45; etc. Pourtant nous regrettons là encore la faiblesse des justifications. Ainsi en 18, l. 62, P. MONAT rétablit la leçon de tous les manuscrits *super me*, correspondant au grec ἐπ' ἐμὲ, mais il aurait sans doute pu trouver, à l'appui de son choix, des arguments dans les habitudes de traduction des autres auteurs latins chrétiens.

La traduction est précise et exacte, même si quelques erreurs ont pu s'y glisser : en 18, l. 96, devant l'hésitation des copistes entre *sperabimus* et *sperauimus*, l'éditeur retient la seconde forme, mais traduit par « nous espérerons »; à la ligne 104, *populi mei* est traduit par « *son peuple* »; en 26, l. 135, *illa* n'est pas traduit.

L'ensemble est accompagné de notes infrapaginales, assez peu nombreuses, qui renvoient le plus souvent à l'ouvrage de l'éditeur *Lactance et la Bible*; des remarques sur la syntaxe de Lactance eussent parfois été d'un grand intérêt. Le volume se termine par cinq index : *index* scripturaire, *index* des auteurs anciens cités ou utilisés, des noms propres du texte, des mots grecs expliqués par Lactance, des passages parallèles dans l'*Épitomé*.

En dépit des réserves que nous avons pu formuler sur tel ou tel point, ce travail est une bonne et utile mise à jour de l'édition de Lactance, qui rendra de grands services pour la connaissance d'un auteur qu'on redécouvre depuis trois décennies, ainsi que pour l'étude de la culture biblique du monde latin.

Frédéric CHAPOT.

Vigiliae Christianae.

Pierre LARDET, *L'Apologie de Jérôme contre Rufin*. Un Commentaire, Supplements to Vigiliae Christianae, XV. Brill : Leiden-New York-Köln, 1993, 564 pages in-8° (25×16 cm).

P. LARDET publie ici, en le condensant, mais en l'enrichissant aussi des apports de ces (et ses) dix dernières années, le gigantesque commentaire qui accompagnait sa thèse de doctorat en 1980 et qui était annoncé dans les appels de note de son édition des *Sources chrétiennes* (n° 303) de 1983. Travail monumental, bien qu'analytique, dans la mesure où tous les aspects de l'œuvre sont examinés de près, où l'œuvre de Jérôme apparaît à peu près aussi complexe et « feuilletée » que les événements dont elle entend rendre compte en utilisant les cadres, les règles, les armes et les artifices de la rhétorique, de la polémique, de la satire la plus classique : Cicéron apparaît plusieurs centaines de fois comme modèle ou référence, sans parler des comiques ou Quintilien, sans compter la richesse multiforme de la langue à laquelle est consacré un copieux index (522-548).

Autant que ce « contexte » « classique », l'attention de Jérôme et de son commentateur à toutes les questions qui touchent à la traduction — celle de l'Écriture, mais aussi des auteurs contemporains — est du plus haut intérêt pour les modernes qui ont souvent à réfléchir aux mêmes problèmes. L'*Introduction* de P. LARDET est une longue interrogation sur le *texte*, plus encore que sur le Commentaire. Elle dépasse le seul objet de cette *Apologie contre Rufin*. Le commentaire lui-même, tout en restant centré sur les deux réponses de Jérôme et les écrits de Rufin d'Aquilée qui y sont visés, non seulement dévoile habilement tous les « montages » de la mise en scène, mais parvient souvent à recomposer la réalité d'une manière à la fois vraisemblable et prudente.

Le lecteur non initié reprocherait peut-être à l'auteur de procéder par touches trop fines à ses yeux et par redressements imperceptibles — et cependant importants. Les spécialistes de Jérôme et de Rufin d'Aquilée admireront l'acribie et l'information maîtrisée. À l'adresse du lecteur pressé, je signale que les deux index des œuvres de Jérôme (489-499) et Rufin (510-512) comportent une chronologie des œuvres, y compris des lettres de Jérôme (corriger : 27* est à chercher parmi les nouvelles lettres d'Augustin (lettre de J. à Aurelius de Carthage); replacée dans les lettres de Jérôme, elle deviendrait 46 A. De même, 155 n'est pas 27*, mais

la *lettre à Praesidius* (c'est-à-dire l'*epis.* 18 du Ps. Jérôme selon Érasme et Vallarsi); replacée dans la correspondance de Jérôme, elle deviendrait 22 A ou 23 A). On ne sait s'il faut admirer davantage l'érudition, la finesse ou l'esprit pratique qui se déploie également dans une présentation sobre et rigoureuse.

Yves-Marie DUVAL.

Éditions diverses.

PLAUTUS, *Three Comedies. Miles Gloriosus. Pseudolus. Rudens*, translated and with an introduction by Peter L. SMITH, Ithaca : Londres, Cornelle University Press, 1991, 314 pages.

Ce volume contient, précédée d'une courte introduction générale et de brèves notices sur chaque pièce, la traduction anglaise de trois comédies de Plaute. Il présente peu d'intérêt pour un public francophone, à ceci près que le traducteur a su utiliser excellemment les rythmes accentuels de l'anglais ou encore les possibilités allitératives qu'offre cette langue pour y faire passer beaucoup du style de Plaute. Je n'en veux en exemple que les deux premiers vers du *Miles* :

« Shine my shield till it glows and glitter and gleams
Like the radiant rays of the sun from a summer sky ».

Jean Christian DUMONT.

LUCRETIUS : *De Rerum Natura* VI, edited with translation and commentary by J. GODWIN : Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1991, VII-196 pages.

Cette édition commentée est destinée à rendre le livre VI du *De rerum natura* accessible à des étudiants qui n'ont encore jamais abordé Lucrèce. Elle propose même un glossaire des termes littéraires utilisés (p. 193-194).

Le texte latin est assez satisfaisant. Mais il faut mettre un point-virgule à la fin du vers 19, une virgule à la fin des vers 20, 1012, 1075, un point à la fin du vers 945, et lire *ruinis* au lieu de *ruinas* au vers 600. La présentation n'est pas très homogène : les phrases commencent tantôt avec, tantôt sans majuscule; les ajouts sont signalés entre crochets < > aux vers 15, 112, 166, mais ne le sont plus par la suite (cf. les vers 208, 219, 245, 364, 366, 370, 374...); les transpositions sont ordinairement indiquées avec précision, mais pas aux vers 988-997; les vers 456 et 457 sont intervertis par inadvertance. L'apparat critique ne signale en général que les endroits où le texte proposé diffère de celui de C. BAILEY et de J. MARTIN, notamment en retenant une leçon du *Codex Laurentianus* 35.31 au vers 116, et des conjectures de W. RICHTER aux vers 490, 762 et 1195. Nous laissons aux lecteurs anglophones le soin d'apprécier les qualités de la traduction.

L'auteur a tenu compte des critiques qui avaient été faites par P. M. BROWN (*CR*, n. s. 38, 1988, p. 409-410) à l'édition qu'il avait procurée du livre IV chez le même éditeur en 1985. Son introduction et ses notes, deux fois plus abondantes, fournissent les moyens de comprendre de nombreux aspects du texte. Il donne à réfléchir en présentant les solutions qui ont été avancées pour expliquer le fait que le livre VI, et donc l'ensemble de l'œuvre, se termine par la description de la peste d'Athènes (p. 9-11). Il met en évidence le talent poétique de Lucrèce en expliquant les beaux vers 256-261 (p. 6-7). Mais les étudiants auront avantage à se reporter aux travaux antérieurs, tels que ceux de L. ROBIN, C. BAILEY, P. BOYANCÉ, P. H. SCHRIJVERS (dont le nom ne figure pas dans la bibliographie), pour mieux